

Marguerite D.
au risque de la psychanalyse

Du même auteur

Le médecin face au malade, Dessart, 1968.

L'hystérie, le sexe et le médecin, Masson, 1976.

Initiation à la psychiatrie, Masson, 1984.

Boiter n'est pas pécher, Denoël, 1989.

La jouissance de l'hystérique,
Séminaire 1974, Arcanes 1996.

Pulsion de mort,
Séminaire 1977-1978, Les cahiers d'Arcanes, 1998.

Le désir à l'œil,
Érès-Arcanes, 2003
(1^{re} édition, Les cahiers d'Arcanes, 1994).

Retrouvez tous les titres parus sur : www.editions-eres.com

Lucien Israël

Marguerite D.
au risque de la psychanalyse

Deux séminaires : 1979-1980
« Détruire dit-elle » et « Franchir le pas »

Préface de Charlotte Herfray

Collection « hypothèses »

érès

Arcanes

NOTE AU LECTEUR

Le présent texte est la reprise du cours que le P^r Lucien Israël a fait à la faculté de Médecine de Strasbourg en 1979 (Détruire dit-elle) et en 1980 (Franchir le pas).

Madame Linette Kuntzel en avait alors fait la sténographie et en a assuré la nouvelle frappe.

Seule la ponctuation a été modifiée. Afin de laisser toute sa saveur à ces séminaires, l'ajout de notes bibliographiques et explicatives concernant certains événements, aujourd'hui oubliés, nous a semblé préférable à leur suppression. Charlotte Herfray et Sylvie Lévy ont essayé de mener cette tâche à bien...

Conception de la couverture :
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2012
CF - ISBN PDF : 978-2-7492-2154-0
Première édition © Éditions érès 2003

33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France
www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.

Table des matières

Préface, <i>Charlotte Herfray</i>	7
---	---

DETRUIRE, DIT-ELLE

Détruire dit-elle – I, <i>8 janvier 1979</i>	15
Détruire dit-elle – II, <i>15 janvier 1979</i>	27
Aimer au féminin, <i>5 février 1979</i>	41
Matériau pour la haine, <i>12 février 1979</i>	55
Retour à l'au-delà, <i>26 février 1979</i>	69
Qu'est-ce qui peut mourir ? <i>5 mars 1979</i>	79
« <i>Und darüber gab es Lärm genug...</i> », <i>12 mars 1979</i>	91
Kol nidre – I, <i>26 mars 1979</i>	101
Kol nidre – II, <i>2 avril 1979</i>	113

FRANCHIR LE PAS

Franchir le pas – I, <i>7 janvier 1980</i>	127
Franchir le pas – II, <i>14 janvier 1980</i>	137
Le surmoi ne représente personne, <i>28 janvier 1980</i>	149
Du temps – I, <i>11 février 1980</i>	159
Du temps – II, <i>18 février 1980</i>	169
Obéissance et aliénation, <i>3 mars 1980</i>	179
L'Autre et le texte, <i>10 mars 1980</i>	189

Préface

Nous vivons à l'époque des « théories de la communication ». Le terme de « communiquer » s'impose de plus en plus dans la langue quotidienne en lieu et place de celui de « parler ». Les « théories de la communication » nous enseignent que les humains émettent des messages et nous inculquent l'idée qu'une communication est « bonne » quand « le message passe ». Dans ces théories, les interlocuteurs sont réduits à être des « émetteurs » et des « récepteurs ». Pour que la communication soit efficace une technique est utile : celle du feed-back. Le feed-back qui consiste à reformuler le message en retour doit permettre de réduire l'écart entre ce qui a été énoncé par « l'émetteur » et ce qui est entendu par le « récepteur ». Les malentendus sont le fait d'une « boîte noire » qui situe entre les deux interlocuteurs les obstacles à la communication. Le modèle de ces théories a été élaboré par Norbert Wiener principalement. Il est référé au fonctionnement des machines cybernétiques.

Le succès des théories de la communication s'est développé insidieusement. Elles ont été beaucoup enseignées dans le cadre de la formation continue et, notre inculture épistémologique aidant, elles sont devenues la référence pour analyser ce qui se passe dans les échanges verbaux. Inconnues en France il y a encore cinquante ans leur vocabulaire et les concepts que celui-ci véhicule se sont imposés à nos façons de penser et de parler. Selon les discours dominants actuels, on ne « parle » plus, on communique !

Or voici un texte où le recours aux « théories de la communication » est totalement inopportun pour évaluer la portée du « message ». Voici un texte où la question de l'adéquation entre ce qui est dit par « l'émetteur » et ce qui est entendu par les « récepteurs » est hors de propos. La « lecture » de ce que promet le présent texte

relève d'autres notions et d'autres concepts que ceux des « théories » évoquées ci-dessus. Elle conduit à l'hypothèse qu'il ne saurait y avoir de visée univoque en matière de discours et que chacun entend ce qu'il est... traversé qu'il est par des effets de parole.

Ce texte n'est d'ailleurs pas un texte. Il est la transcription d'une parole authentique et pleine, tissée de signifiants qui séparent ce qui, dans le chaos de nos pensées, est souvent confondu. Ils séparent ce qu'il en est du visible et de l'invisible, des objets du monde et des objets de l'esprit. Si les références à des événements de la vie quotidienne, à des textes littéraires et religieux sont nombreuses, ce qui est dit nous donne à entendre une réalité qui se situe dans un en deçà de la lettre. Il ouvre l'esprit à la réalité de la vie intérieure et construit dans l'ordre des images et des représentations une autre histoire que celle des faits. Il tisse de ses fils qui s'entrecroisent une toile dont l'envers murmure la chanson douce amère de la face cachée des choses. Porté par une énonciation qui traversait l'entendement des « écoutants » le discours de Lucien Israël frappait le sujet là où il s'éprouve sans se connaître, ouvrant les arcanes d'une connaissance insue, d'un essentiel qui palpète en chacun, là où la déchirure du sujet divise la profondeur de son être.

Le clinicien qui nous parlait était sans illusion sur ce qu'il en est de l'humain. Il était aussi porteur d'une attention sans complaisance aux complaisances du refoulement et de la dénégation dans un souci éminemment éthique de promouvoir des êtres susceptibles de « penser par eux-mêmes¹ », ouverts à la lumière de leur vérité profonde. Sa parole et ses silences donnaient relief et saveur aux mouvances de la vie intérieure. Ainsi représentait-il pour beaucoup de ceux qui ont eu le bonheur de l'entendre une voix et une parole qui éveillent. Je dirais qu'il était comme le Qohélet² qui « parlait dans les assemblées ».

Pendant des années, à l'Université Louis Pasteur de Strasbourg, au grand Amphithéâtre en médecine, les cours du lundi de Lucien Israël rassemblaient un public nombreux : psychiatres, psychanalystes, étudiants en médecine ou en psychologie, médecins et psychologues en exercice, analysants de tous milieux, êtres en recherche d'ouverture, etc. Son enseignement n'était pas comme les autres. En même temps que sa parole semblait parler à chacun, il introduisait son public à une lecture à plusieurs niveaux des écrits de Freud et de Lacan. Il invitait ainsi au travail et à l'étude à travers des exposés enrichis par une grande culture et l'amour de la poésie. Il expo-

1. Dans la lettre à Einstein *Pourquoi la guerre* (1933) Freud voit dans cette assomption symbolique le seul moyen de se déprendre de l'aliénation aux discours dominants.

2. Le *Qohélet* à qui nous devons le *Livre de l'Ecclésiaste* est un personnage qui se présente comme comblé par la vie et qui découvre à travers la réalité de la mort la vanité des choses.

sait certes, mais surtout il s'exposait, avouant sa vertu d'indignation face aux conformismes sociaux, aux discours frelatés, aux tricheries, aux façons de dire et de faire des « bonnes » consciences, enfermées sur elles-mêmes à en être malade bien souvent. La proximité joyeuse qui se faisait ainsi jour de temps en temps entre l'orateur et son public définissait un style tout à fait particulier qui touchait tout un chacun là où ça palpète à bas bruit autour d'un questionnement existentiel ineffable.

Il parlait une langue différente de celle de l'enseignement des « savoirs constitués ». C'était une langue évocatrice que chacun entendait à sa manière et qui ne touchait pas tout le monde aux mêmes points sensibles. Il parlait cette langue secrète que nous n'osons pas toujours écouter, que nous n'avons guère envie d'entendre, un peu comme la Métis³ parlant au fond des entrailles de Zeus. Langue inutile dans les transactions « sérieuses » des échanges marchands, langue dérangeante, soumettant les idées reçues à la question. Langue d'un autre temps, d'un autre lieu, qui bruisse dans les profondeurs de l'être... Il la mettait à jour et en honneur. Il la parlait ouvertement. Elle donnait à son discours un relief inattendu. De plus, celui-ci était porté par une voix qui énonçait des choses pertinentes d'une façon impertinente et qui éveillait en chacun des échos multiples, invitant la pensée à des bonds (des bonds de cabri⁴ ?) selon nos fantaisies et la pente de nos associations.

Du coup se présentaient, tirés du fond d'un passé trop sage, le souvenir de ces caprices⁵ (ces pas de « capra ») pas insensés du tout qui avaient balisé notre enfance et que tous les éducateurs du monde visent à corriger, à réprimer. Ce qui s'égrenait à nos oreilles c'était la voix du sens et du non sens, la voix du désir en quelque sorte, toujours masqué et subversif mais nourri du terreau de nos rêves. Comme en écho aux signifiants qui nous touchaient dans ce que nous entendions, la prise en compte d'une autre voix en nous, refoulée au cabinet des accessoires inutiles, faisait retour. Cette voix d'un autre temps, oubliée, dissimulée, révélait à nouveau sa discrète insistance... Mais, voyons, est-ce bien sérieux ce qui se signifie ainsi... tout au fond de nous mêmes ?... Où tout cela va-t-il nous mener ?... Est-ce la mort des vertus domestiques ou est-ce que ça pourrait être la voie d'une libération... la voie d'une désaliénation... la découverte d'autres vertus ?

3. La Métis est la première femme (ou amante) de Zeus. Celui-ci l'avalait quand il eut appris qu'après la fille dont elle était enceinte elle lui donnerait un fils qui le détrônerait comme lui-même avait détrôné Cronos. C'est ainsi que Zeus donna le jour à Athéna (déesse de la Raison) sortie tout armée de son cerveau.

4. Le cabri ou chevreau se dit « *capra* » en italien.

5. *Capriccio* en italien.

Et à bas bruit, la Métis se mettait à parler, éveillant l'idée que toutes ces balivernes de caprices étaient peut-être des choses dont on pouvait faire du neuf, quelque chose d'important, d'essentiel, qui sait ?... peut être... mais ciel ! (ou misère ! c'est selon) si nous prêtons oreille à cette étrange exaltation où risquons-nous de nous égarer ?

Il parlait comme si le « pas sérieux » était le « plus sérieux »... comme si le non conforme, socialement parlant, était la marque même de notre humanité, dont la reconnaissance est nécessaire à l'assomption de l'esprit comme « le courant des eaux » l'est au « cerf altéré qui brame⁶ »... Séparant ainsi le niveau social où la vie peut n'être que parodie, du niveau des eaux profondes où le sujet puise la force de vivre dès lors qu'il ne renie pas la vérité qui l'habite (à laquelle nul n'échappe d'ailleurs, même si c'est dans le reniement)... comme si l'invisible et l'inconnu étaient licites... comme si le destin n'était pas une prison mais un chemin dont il suffirait de payer le prix de l'octroi pour que la vie devienne une « vraie vie », notre vraie vie...

En fait, je crois aujourd'hui que cette langue et ce discours qui nous laissaient entrevoir des perspectives peu communes aux structures académiques formelles, décoiffaient quelque peu nos habitudes. Pleins d'élan et d'allant, les mots résonnaient en nous comme des signes avant-coureurs de renouveau. La parole était déliée et percutante à la fois. La voix elle-même ne comptait pas pour rien... Je crois que cette langue, ce discours, cette parole et cette voix ouvraient des voies où les choses prenaient relief, couleur et saveur nouvelles.

Comme la Métis cette langue nous habitait déjà et cette voix nous était familière, mais pour la prise en compte de son importance, il nous fallait peut-être l'approbation d'un Autre qui dirait quelque chose comme : c'est cette langue-là qui murmure ta vérité secrète. Veux-tu mourir sans l'avoir entendue ? Écoute la et va !

En fait, celui qui nous parlait dans ces séminaires auxquels nous ne voulions pas manquer d'aller représentait un Autre, ce « Nebenmensch » évoqué par Freud dans son Esquisse pour une psychologie scientifique (1895) où il avance l'hypothèse que c'est la perception de ce « Nebenmesch » qui a apporté au sujet « sa première satisfaction et son premier déplaisir » et qui fut pour lui « sa première puissance ». Retrouvailles donc avec cet Autre des origines, avec le plaisir sapientiel qui fait retour quand sa parole nous touche à nouveau, comme à l'orée d'un nouveau matin.

Ce miracle se produit d'ailleurs chaque fois que le poids de la parole d'un sujet fait de lui une figure d'Autorité (figure d'un Autre qui non seulement initie mais qui est aussi un sujet, dans la pleine acception du terme : un « Mensch⁷ » comme on

6. Psaume 42.

7. Ce terme désigne un être d'honneur et intègre dont la parole est « pleine ».

peut le dire dans la langue allemande) ce qui le met en situation d'être pour nous à l'origine de quelque chose de neuf. Ce sont ceux qu'on appelle des maîtres... Mais n'est pas maître qui veut. Car le maître n'est pas maître de l'être... Nous le reconnaissons comme maître en dépit de ses imperfections. Il est du côté de la vie : ce n'est pas un tueur. Sans doute connaît-il la compassion ?... Heureux ceux qui en ont connu et qui à travers eux ont découvert cela.

Je pense aujourd'hui que lors de ses « cours », de ses Séminaires, pour une grande partie de l'assistance, portée par le souffle d'une tradition orale qui devient de plus en plus rare, celui qui parlait représentait cet Autre qui réactualisait une parole qui éveillait la connaissance et la conscience, car la psychanalyse est une « autre » langue... et cette langue est celle de l'éthique. Avoir découvert cela, en avoir éprouvé les effets ne s'oublie pas.

Alors on a voulu éditer le texte qui reste d'un Séminaire dont nous n'avons pas fini d'explorer la densité, intitulé d'un titre emprunté à Marguerite Duras : « Détruire, dit-elle »...

Mais comment sauvegarder le souffle d'un discours qui tire sa force du fait qu'il est dit, à un moment donné, par quelqu'un, à d'autres ? Un discours qui s'inscrit dans des phénomènes transférentiels multiples mettant chaque fois à la place de l'adresse un être « de chair et de sang », avec ses fantasmes et ses représentations qui réfractent toute parole qui le frappe en fonction de la richesse ou de l'indigence symbolique dont il est habité ? Comment permettre à des lecteurs de goûter à la saveur de ce qui se disait, de ce qui ne peut que se dire dans la connivence d'une culture spécifique, située dans le temps et l'espace, fruit d'un climat d'études où les interlocuteurs multiples étaient bien autre chose que des émetteurs et des récepteurs ?

La difficulté nous est apparue grande... Nous avons choisi de respecter la transcription première du discours, d'accepter les imperfections langagières qui n'en sont pas quand les choses sont dites mais qui le deviennent quelquefois quand elles sont figées dans l'écrit. La parole ne comporte-t-elle pas toujours la marque de la chair, la musique d'inflexions singulières produites par un corps d'où émane le souffle qui anime la voix ? Comment sauvegarder une parcelle au moins de ce qui a su nous toucher et rendre vivantes les significances⁸ dont chacun, depuis, a plus ou moins bien fait son miel ? Comment sauvegarder la vertu initiatrice d'une parole qui est deve-

8. Roland Barthes définit la signifiante comme un « régime de sens... qui ne se ferme jamais sur un signifié et où le sujet, quand il écoute, parle, écrit, et même au niveau de son texte intérieur, va toujours de signifiant en signifiant, à travers du sens, sans jamais le clore ». dans *Le grain de la voix*, Paris, Le Seuil, 1981, p. 197.

nue texte afin de pérenniser autant que faire se peut les effets libérateurs des signifiants qui constituent ce texte ?

Ne pas toucher au corps du texte transcrit fut notre règle, exception faite pour quelques retouches de ponctuation. Respecter la forme orale pour que ceux qui n'ont pas entendu l'énonciation moduler les énoncés de celui qui nous tirait vers la découverte d'un sens nouveau puisse néanmoins percevoir entre les lignes la force d'une pensée. Permettre que les phrases modulent, derrière une lettre peu orthodoxe, la portée d'un discours dans toute sa puissance initiatrice. Afin que le lecteur comme l'auditeur puissent devenir auteurs dans la mesure où ils se découvrent et se retrouvent dans ce qu'ils entendent. Afin que quelque chose de leur propre vérité puisse se mettre à vivre. Ainsi plongé dans les bruissements d'une nouvelle langue, une langue vivante dans un univers exempt d'ennui, chacun pour sa part et selon sa mesure, pourra s'ouvrir aux « arcanes » de la création qui seules peuvent nous tirer de notre paresseuse tendance à l'imitation !

C'est peut-être là où réside l'alchimie de l'initiation et de la transmission telles que les maîtres de la tradition orale savaient les pratiquer.

Charlotte Herfray
mars 2000

DÉTRUIRE, DIT-ELLE
Séminaire 1979

8 janvier 1979

Détruire dit-elle – I

Bonne année à tous. Et ne vous figurez surtout pas qu'en disant ceci je sacrifie à une quelconque tradition qui consiste à se congratuler, comme on dit. Je cite simplement le titre d'un dessin qui a paru sous la plume de Claire Bretecher en couverture d'un des derniers numéros du *Nouvel Observateur*. On y voit une voyante extralucide devant sa boule de cristal entourée de ses animaux familiers, de chats, d'une chauve-souris en forme de Bolot, de la chouette, le tout en train de se fendre la pêche jusqu'aux oreilles en voyant ce que l'année 1979 nous réserve.

Je ne sais pas ce que 1979 nous réserve. Je vous dirai tout à l'heure tout de même en quoi cette année est marquée. Peut-être que quelques-uns d'entre vous le savent. Ça relance sans hésitation la nécessité de s'interroger sur ce que nous sommes en train de faire, sur ce que je fais moi. Pourquoi parler ? Pourquoi parler de psychanalyse ? Il y en a qui se creusent les méninges pour se demander, pour savoir pourquoi on se livre à cette espèce d'exercice : parler en public de quelque chose qui est censé ne concerner que l'intimité. Tu parles ! l'intimité entre le divan et le fauteuil ! Il est vrai que ce qui concerne l'intimité du divan et du fauteuil, chaque instant de chaque analyse est d'une particularité telle qu'elle défie toute communication et toute indiscretion possible. Mais enfin, si l'analyse fonctionne, si quelque chose fait parler les gens – n'importe qui, tous ceux qui se mettent dans cette situation – c'est bien que quelque chose d'universel vit dans chacun et que cet universel ne surgit et ne peut être entendu que dans ces conditions particulières du travail analytique. Mais, bien sûr,

avant la séance ou une fois la séance terminée, en dehors des séances pour l'immense majorité des gens qui n'auront jamais rien à faire sur un divan, ce quelque chose d'inconscient existe. Alors on peut considérer comme une profession que de l'écouter cet inconscient. Mais lorsque cet inconscient se cache, comme toujours, derrière toute une série de constructions qui sont d'autant plus semblables que les gens sont moins différenciés – c'est-à-dire qu'ils sont plus loin de ce qu'on appelle banalement la mise en question – si donc, pour l'immense majorité des gens, cet inconscient se cache derrière des constructions très superposables, nous aurons à dire ce que signifient ces constructions, ce qu'elles représentent d'incarcération pour chacun d'entre nous et de menace pour les autres. Autrement dit, si la psychanalyse est une profession pour ceux qui s'exposent à l'expérience analytique – quelle que soit leur place par rapport au fauteuil ou au divan –, en dehors de cette profession et pour ceux qui ne se sentent pas concernés par l'expérience analytique, l'analyse est une éthique. Et il n'y a pas d'autre raison qu'éthique de continuer à parler d'analyse. Bien entendu, en sortant des ornières dans lesquelles on voudrait localiser cette analyse, chose que l'on réussit fort bien dans l'immense majorité des lieux où l'analyse se pratique ou se parle.

Pour le dire d'emblée, ce qui se cache derrière de telles constructions ou derrière les paravents de ceux pour qui l'analyse ne peut avoir de place, c'est la protection contre l'autre. L'autre est dangereux dans la mesure où il diffère de nous.

Ne vous inquiétez pas, je commence par des banalités, on va les décapiter en cours de route. L'autre représente un danger pour le sujet. Seulement il se trouve que lorsqu'on est en présence de masses, cet autre prend toujours la même gueule. Curieux que le bouc émissaire soit toujours le même, quel que soit le côté où l'on se tient ! Depuis le temps, on aurait pu en changer. Je vous montrerai aussi pourquoi, pour l'instant, on n'en change pas. C'est pour cela qu'il faudrait en trouver un autre... Ne vous inquiétez pas, je vous en ai trouvé un tout de suite. Il n'y a pas que les Juifs. Parce que lorsqu'on désigne l'autre du racisme, même les minorités opprimées, comme on dit, ne sont que des paravents, paravents qui se paient peut-être un peu cher de temps en temps, mais elles ne sont que des paravents. Ce qui se cache derrière les minorités opprimées, et c'est par-là que nous allons trouver la signification des paravents, ce sont les femmes. Et les paravents, ce sont les décors destinés à protéger l'illusion d'une pensée

masculine. Je ne dis même pas d'une supériorité, simplement d'une pensée, alors que l'on a affaire au plus imbécile des déroulements machinaux qui se peuvent concevoir. Nous sommes exactement en présence de la bille sur un tableau de Gauss qui, à chaque secousse, est déviée à gauche ou à droite mais qui, quoi qu'on fasse, ne peut faire autre chose que remplir les cases prévues pour elle dans la courbe de Gauss justement.

Ne croyez pas que pour autant je vous ai donné d'emblée la clé. Je vous ai dit le pourquoi du racisme. Bien sûr, ça sert entre autres à cacher les prétentions masculines, mâles devrait-on dire. Ce n'est pas par hasard que j'ai choisi d'entrée de jeu de vous parler d'un dessin (exprimez ça comme vos oreilles l'entendent), d'un dessin de femme qui rigole parce que, ma foi, l'humour reste encore la seule arme possible dans les persécutions. Ce n'est pas par hasard non plus que j'ai choisi de donner à l'ensemble de nos entretiens ce titre, *Détruire, dit-elle*, où j'espère que l'un ou l'autre d'entre vous aura reconnu le titre d'un – peut-on dire roman, sûrement pas – scénario de Marguerite Duras¹ que je n'aborderai pas aujourd'hui pour laisser à une minorité suffisante le temps de se rafraîchir la mémoire et de relire ces quelques pages. Il ne s'agira pas de pratiquer la psychanalyse d'un auteur ou la psychanalyse d'une œuvre. D'abord parce que c'est profondément indécent. C'est pour ça que je ne suis pas d'accord, même avec le souvenir d'enfance de Léonard de Vinci. L'indécence ou l'obscénité va beaucoup plus loin encore lorsqu'il s'agit, comme on le voit trop souvent, d'analyser Freud lui-même. Ça grouille actuellement. Il y a une reprise de l'analyse de Freud. Après qu'on lui ait essayé pendant quelques décades les défroques du névrosé, du phobique, de l'hypocondriaque, de l'homosexuel, on s'est excité sur ses éventuelles amours. S'est-il farci ou non sa belle-sœur ? Voilà un sujet croustillant pour les instituts de psychanalyse ! Et puis actuellement, au fur et à mesure que la psychanalyse évolue, il faut bien retrouver en germe chez le grand ancêtre tout ce qui s'est rencontré, fabriqué, construit par la suite en psychanalyse. Autrement dit, qu'est-ce qu'il en a été de la « passe » de Freud ? Freud serait-il reçu dans les différentes écoles d'analyse ? Il y a longtemps que j'ai dit non. Ce qu'il y a d'indécent ou d'obsène dans tout ça, c'est qu'on est en présence d'un pur placage de concepts qu'on dit freudiens parce que quelqu'un les a utilisés un jour ou les a appelés freudiens ! Et puis, qu'on se débrouille avec ça... Actuelle-

1. M. Duras, *Détruire, dit-elle*, Paris, Éd. de Minuit, 1969.

ment encore se tient outre-Rhin, à une cinquantaine de kilomètres d'ici, une *Tagung* sur *Psychoanalyse et Littérature*. C'est une *Tagung* annuelle et là, bien sûr, on peut se livrer à cœur joie, j'allais dire à corps joie, à tous les jeux intellectuels et théoriques. Parce que lorsqu'on analyse une œuvre d'art, une œuvre littéraire, un tableau, on ne risque pas que l'auteur, l'artiste, qui le plus souvent est choisi parmi les grands défunts, se retourne contre vous et qu'il vous mouche. Autrement dit, il n'y a d'analyse que lorsque le corps de l'analysant est là pour répondre. Et lorsqu'il ne répond pas en paroles sur le divan, il n'est pas exclu qu'il trouve parfois d'autres voies de se faire entendre ou de se manifester. C'est le domaine, tabou pour certains, opaque pour tous les autres, de la psychosomatique.

Je vous ai dit que je vous laisserai le temps de lire le scénario de Marguerite Duras en vous conseillant de le lire de préférence le matin au réveil parce que, le soir, ça remplace largement quelques grammes de barbituriques lourds, du moins pour la plupart des gens. Il y a des gens qui me disent : mais Marguerite Duras, c'est la vérité... Ça je n'en doute pas un seul instant. Ce qui ne veut pas dire que la vérité ait un rapport quelconque avec l'œuvre d'art.

Il y a quelque chose qui, dans des textes de ce genre, fait fuir. Quand je dis que c'est difficile à lire, je blague un petit peu, mais enfin je traduis la réaction de beaucoup de gens. Des œuvres comme celles-ci sont ennuyeuses. L'ennui, j'en ai déjà parlé. On se réfugie dans l'ennui plutôt que de s'exposer à l'angoisse. L'angoisse, c'est toujours la même, l'angoisse qui surgit devant le désir. Alors lorsqu'on nous met le nez dans les petits jeux du désir, on risque d'être inquiété. Si, pour reprendre un peu le propos de tout à l'heure, nous avons à nous interroger sur les différences entre les femmes et les hommes, ce serait peut-être cette voie-là qu'il y aurait à suivre, cette voie de la position par rapport à l'angoisse et à l'ennui. Là où les hommes choisissent l'ennui, les femmes et quelques hommes qui n'ont pas tellement peur de la femme en eux, choisissent l'angoisse. On y reviendra.

Je vous ai dit que *Détruire, dit-elle* n'était pas un roman mais un scénario, donc quelque chose qui demande justement à être interprété. Interprétation, ça se dit pour un virtuose, pour un comédien, et pourquoi pas, parfois pour un psychanalyste, lorsqu'on a la chance de tomber sur un psychanalyste à qui l'on n'a pas arraché la langue, ce qu'on faisait autrefois aux menteurs et à quelques autres délinquants. On le faisait aussi à ceux

qu'on voulait faire taire. Alors, peut-être par peur de déclencher ces forces qui finissent effectivement par faire taire les gens, fût-ce par ce qu'on appelle pudiquement la liquidation physique, les psychanalystes, avant de parler, la retournent sept fois dans leur bouche, cette langue. Ils n'ont pas tort d'ailleurs, mais si aucune parole ne vient ponctuer ce que dit une personne sur le divan, rien ne vient lui signifier que ce qu'elle dit peut être entendu. La technique du silence absolu est une erreur. Et croire qu'en matière d'interprétation il y a des règles à appliquer, des consignes, des techniques, ça revient à enregistrer la démission du psychanalyste. L'interprétation est création. Il y a des tas de domaines où il ne serait pas mauvais de réintroduire la dimension de création. L'amour par exemple, puisqu'on aura à en parler. L'amour-toujours, c'est de la stéréotypie. Là on n'a strictement rien interprété, on n'a strictement rien inventé, on n'a strictement rien introduit de nouveau.

Amour-jamais... Ça changerait un peu. Ça ferait peut-être dresser les oreilles et permettrait à quelques-uns de réfléchir. Je ne déflorerai pas plus avant le *Détruire, dit-elle*. Pour l'instant, je me contenterai d'évoquer la destruction quotidienne. Ça arrangerait bien les gens si cette destruction quotidienne à laquelle on assiste, que ce soit la propre usure quotidienne de chacun, notre enthousiasme devant le travail, que ce soient des massacres, tout ce qu'on voudra, ça arrangerait bien les gens si cette destruction quotidienne, c'était cela la pulsion de mort. C'est d'ailleurs ce qu'on peut lire sous des plumes qui n'ont pour se défendre² que le statut de l'autorisation. Des plumes autorisées. Taillées ! pourquoi pas... La pulsion de mort, ça n'a rien à faire avec la destruction quotidienne, ça n'a rien à faire avec l'envie de liquider le voisin ou la voisine. Ce qui ne doit pas nous empêcher d'en parler. Il faut bien commencer par quelque chose.

Quand je commençai par prendre des notes pour ce que j'allais vous dire aujourd'hui, je ne savais pas encore que ce serait aux Khmers Rouges³ de passer à la casserole. Ils figuraient dans mon énumération des réussites de l'histoire contemporaine... Ils figuraient en bonne place entre les nazis plus ou moins néo, des anciens trop connus aux Darquier de Pellepoix⁴ et

2. Au sens de : il – elle se défend bien.

3. *Khmer* : population qui habite le Cambodge. Les *khmers rouges* : les partisans du communisme khmer qui exterminèrent la population. Cet épisode est relaté dans le film *La déchirure* de Joffé.

4. Louis Darquier de Pellepoix, Commissaire aux affaires juives de mai 1942 à février 1944, chargé d'organiser à Paris le 4 juillet une grande rafle des juifs.

autres Faurisson⁵, du Goulag⁶ aux Brigades Rouges⁷ en passant par toutes les formes de terrorisme qui prennent toujours prétexte de la première mauvaise cause venue. Les pousse-au-crime ou plutôt ceux qui démentent le crime, le génocide en particulier, ne manquent pas... J'ai marqué un petit temps d'arrêt avant de dénoncer ceux qui démentent le crime, parce qu'en fait le terme qui s'impose, c'est le terme allemand : démentir, *verleugnen*.

Refaisons un petit crochet sur quelque chose qu'on risque d'avoir oublié parce que je n'en ai plus parlé depuis quelque temps : la perversion. Vous savez que pour Freud le mécanisme principal de la constitution du scénario pervers, c'est la *Verleugnung*, le démenti, le déni. Dans *Verleugnen* il y a *Lüge*, mensonge, ce qui fait que « démenti » reste l'un des moins mauvais termes de traduction. Mais que s'agit-il de *verleugnen* ? Que s'agit-il de démentir ? La castration, bien sûr ! va-t-on répondre comme un seul homme lorsqu'on connaît son petit catéchisme psychanalytique.

Mais qu'est-ce que ça veut dire démentir la castration ? Dire je ne suis pas châtré ? Qui en doute ? Elle a bon dos, la castration ! Elle ne veut rien dire. Démentir le désir, c'est exactement la même chose. Désir = castration, castration = désir. On est toujours dans l'utilisation de termes suffisamment creux pour que chacun puisse les remplir avec sa propre sauce. La *Verleugnung*, ça colle tout à fait avec ce que j'appelais tout à l'heure l'amour-jamais. Ne pas vouloir voir que l'amour ça ne colle pas et croire que d'une façon ou d'une autre ça peut coller. Qu'il y a des organes concaves pour être remplis par des organes convexes et réciproquement, et que pour récompenser l'ensemble le Bon Dieu vous donne un enfant. On peut lire ça dans les journaux, dans les annonces pas mortuaires mais juste avant : les faire-part de naissances. *Le ciel nous a confié un nourrisson* ! Nous y voilà dans la *Verleugnung*... La *Verleugnung*, ça consiste à ne pas écouter les voix de sirènes – de guerre bien sûr – qui voudraient nous faire croire que ce n'est pas le ciel qui, en nous confiant des représentants, des reproductions, nous a récompensés d'avoir été des gentils fornicateurs – ou copulants, comme vous voudrez.

5. Le 16 novembre 1978, après Darquier de Pellepoix, ancien Commissaire aux questions juives de Vichy en exil à Madrid, le P^r Robert Faurisson nie l'existence des chambres à gaz dans les camps d'extermination.

6. Institution des camps de travail forcé dans l'ex-URSS devenue le symbole de l'oppression.

7. Organisation terroriste italienne fondée en 1970.